

Cette étude comprend un grand nombre de notes érudites, références, exemples, biographies, une bibliographie copieuse et un *index* des noms qui rendent aisée une recherche par le lecteur. Le style et la mise en pages sont généralement clairs. Il est d'autant plus à regretter quelques coquilles et de surprenantes négligences d'expression («générer» p. 10 et p. 139, «réformes initiées» pp. 53, 86, et 210, «fonctions... renseignées» p. 121, «actées», p. 122). Néanmoins, cet ouvrage demeurera indispensable à tous les historiens du théâtre comme à ceux qui s'interrogent sur son avenir.

[MARIETTE DELAUMAIRE]

AA. VV., *Romans à clés. Les ambivalences du réel*, sous la direction d'Anthony GLINOER et de Michel LACROIX, Presses Universitaires de Liège, 2014, pp. 203.

En présentant ce recueil, Anthony Glinoer et Michel Lacroix rappellent que, si le corpus des fictions à clés est vaste, il est peu étudié, du moins pour la période postérieure à la Révolution française. Depuis le répertoire historique de Drujon (1888), l'étude de ce genre littéraire a été délaissée, sans doute à cause d'une production souvent médiocre. Néanmoins, depuis une décennie, on note un intérêt nouveau (voir, par exemple, de Sean Latham, *The Art of Scandal. Modernism, Libel Law, and the Roman à Clef*, 2003), dont on lira l'introduction aux pp. 21-42), stimulé par la mode de la bio-fiction, forme dérangeante et parfois honnie car elle s'apparente à la recherche d'un succès de scandale, comme on l'a vu lors de récents procès. Le roman à clés suppose un lectorat capable de reconnaître les individus cachés derrière les noms de la fiction; mais s'il arrive que le lecteur soit aveugle ou peu au fait de l'actualité, les chroniqueurs, et pas seulement ceux de la presse littéraire, ont tôt fait de l'informuler. Sous l'Ancien Régime, les romans à clefs comportaient une clef imprimée; de nos jours, la presse et la télévision commentent et décryptent à l'attention des ignorants qui n'ont pas le bonheur de faire partie du public initié. On se reportera à l'enquête menée par Mathilde BOMBART pour la période 2002-2012 (*Romans à clés: une pratique illégitime au filtre de la critique littéraire des journaux*, pp. 43-65). Pour certains, un des enjeux de cette pratique, qui n'est d'ailleurs peut-être pas le plus décisif, c'est sa référentialité littéraire; pour d'autres, négliger l'effet des clés entraînerait un appauvrissement de la lecture puisqu'on se priverait d'une forme de réflexivité. Quel statut accorder à la notion de roman à clés? Les études rassemblées privilégient quelques-unes de ses modalités, particulièrement les fictions de la vie littéraire. Bien que celle de Michel LACROIX (*Imaginaire, légendaire, fictif: romans à clés et fiction de la vie littéraire*, pp. 11-20), envisage deux cas du XX<sup>e</sup> siècle (Victor-Lévy Beaulieu dans *L'Enigme du retour* (2009), de Dany Laferrière, et Cocteau dans *Les Faux-monnayeurs*), elle intéressera les dix-neuviémistes car elle examine la réécriture de légendes littéraires autour des figures d'écrivains légendaires ou imaginaires, réécriture qui suppose un lecteur apte au décryptage et capable de repérer les connotations et les décalages. À partir de la notion d'*illusio* littéraire, dans le cas de la fictionalisation du motif cénaculaire, Anthony GLINOER et Vincent LAISNEY reviennent sur les raisons du discredit qui a frappé le roman à clés et sur sa double ambivalence, à la fois *fictionnelle* et *fonctionnelle* (*Les illusions perdues, ou les romans cénaculaires*, pp. 67-

85). Dans la fiction du cénacle (Balzac, les Goncourt, Zola) se retrouvent les mêmes éléments et les mêmes procédés référentiels, au moyen des clés, et en même temps se mettent en place les éléments d'une nouvelle légende. Denis SAINT-AMAND a choisi une autre mise en scène du milieu littéraire français du XIX<sup>e</sup> siècle qui fait basculer la réalité du côté de la fiction, sous la forme de micro-récits, dans la lignée de *La Lorgnette* de Monselet (1857) (*Figurations et médiogrammes. Les micro-fictions du "Petit Bottin des Lettres et des Arts"*, pp. 86-97). Dans ses notices fictionnelles, cet inventaire satirique se livre à une désacralisation de l'écrivain et de l'artiste dont la portée n'est efficace que pour les connaisseurs du champ littéraire fin de siècle. Rachilde serait-elle la reine du genre? À coup sûr, répond Michael R. FINN dans *Plaisir d'offrir, joie de recevoir. Le roman à clef décadent et Rachilde* (pp. 98-112), car, entre 1880 et 1890, elle apparaît comme personnage dans sept romans, qui ne sont pas tous des portraits à charge, et même dans un pamphlet venimeux; quant à ses œuvres, elles fourmillent de personnages facilement reconnaissables (Catalie Mendès, Maurice Barrès, etc.) Du roman à clés on passe à cette «espèce de roman à clés» que pourrait être celui de Proust, du moins accessoirement, voire intellectuellement dit Elisheva ROSEN (*La pratique des clés au prisme de la "Recherche"*, pp. 113-130). En dépit de Proust déclarant que dans son livre «il n'y a pas un seul personnage "à clés"», bien des lecteurs ont relevé les marques d'une écriture cryptique et le jeu des identifications a commencé dès la parution de l'œuvre. Plus que le goût des clés, c'est le processus de référentiation et ses dysfonctionnements qui caractérisent la pratique biaisée de Proust, comme le montrent ces exemples de codage: Morel réglant ses comptes avec M. de Charlus à coups de «petites chroniques transparentes», le duc de Guermantes redoutant que des écrivains ne mettent sa femme dans leurs ouvrages, ou, subtile provocation, deux occurrences bien connues: l'une concernant le personnage de Charles Swann et son modèle présumé Charles Haas, l'autre, la plus célèbre, à propos des Larivière, les parents millionnaires de Françoise, personnes réelles dont le narrateur se porte garant. Signalons, parmi les autres contributions concernant le XX<sup>e</sup> siècle, et parce qu'elle confirme en quelque sorte la «vanité des romans à clefs» (P. Assouline) et leur mode de lecture réducteur, celle d'Anne STRASSER (*"Les Mandarins", les clés pour le dire*, pp. 131-144): Beauvoir met en scène la vie littéraire avec ses écrivains fictifs qu'on a voulu confronter à des acteurs de l'histoire littéraire, dans un récit qui est plus un roman autobiographique qu'un roman à clefs. Il est donc nécessaire de dépasser le simpliste examen du cryptage pour apprécier toutes les postulations des romans à clés.

[MICHEL ARROUS]

NATHALIE SOLOMON, *Voyages et fantasmes de voyages à l'époque romantique*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014, pp. 307.

À en croire Roger de Beauvoir, il y aurait le «touriste littéraire» et même le «touriste qui n'a pas vu», sans parler d'autres avatars du type «touriste», d'où la suspicion qu'on peut éprouver à l'égard du récit de voyage car l'écrivain qui voyage est d'abord un écrivain avant d'être un voyageur. Nathalie Solomon a raison de rapeler cette évidence illustrée par les écrivains romantiques. À partir d'exemples choisis dans des textes via-

tiques fort dissemblables (Chateaubriand, Lamartine, Custine, Stendhal, Hugo, Dumas, Nerval et Flaubert), sont esquissées les règles qui font du récit de voyage, considéré comme un objet narratif, une forme ou un modèle littéraire, ce qui implique l'étude du rapport à la réalité (la problématique réalité référentielle). C'est une réalité qui souvent n'existe qu'à partir d'autres représentations, littéraires, personnelles ou culturelles, et qui est réorganisée par la fiction. Hypothèse de départ: le voyage littéraire serait «avant tout imaginaire», quoique «issu d'une expérience vécue». D'où la nécessité de s'interroger sur la réalité du voyage.

Dans la première partie («Sur le genre», pp. 25-122), l'auteur s'intéresse aux variations des marques génériques et montre comment le narrateur, qui manie l'ironie, voire l'autodérision, s'emploie à détourner l'attention du lecteur. Tous les narrateurs jouent avec les codes du genre – d'ailleurs insuffisamment précisés –, les uns feignant d'adhérer aux modèles ou restant dans l'indécision formelle entre fiction et autobiographie quand, à partir de leurs carnets de notes, ils mettent en ordre le récit dans une relation rétrospective (le récit de voyage recomposé); les autres procédant à un «montage» selon une logique narrative variable qu'on peut suivre dans les «dérives» nervaliennes et la tendance systématique à la digression chez Stendhal. On remarquera dans la deuxième partie («Composition»), le chapitre VI: «Ordre ou désordre». N. Solomon propose d'appréhender cette logique narrative à partir des affirmations du métadiscours qui visent et parviennent à intégrer «sans l'effacer, l'hétérogénéité du récit à un ensemble censé être cohérent» (p. 138). Mais cette revendication de cohérence est plus virtuelle que réelle, notamment chez Gautier et Nerval, et même chez Lamartine dont la maîtrise affichée n'annule pas «une sensation de spontanéité, voire d'improvisation» (p. 146). Dans la troisième partie («Rêver le pays», pp. 161-200), les chapitres VII, «Hallucinations», et VIII, «Malgré le réel», abordent le vif du sujet, le pouvoir du fantasme. Même s'il arrive qu'il corresponde à ce que le voyageur a sous les yeux (à propos des femmes sur les terrasses de Malte, Lamartine déclare: «David vit ainsi Bethsabée»); dans les Cyclades, Nerval constate la mort de Pan; chez Hugo, devant la *Mäuseturm*, le fantasme se confond avec les paysages), le pouvoir du fantasme est tel que le voyageur confond le lieu tangible et le lieu rêvé, le passé et le présent, ou plutôt perçoit le passé dans le présent. Les fantasmes se nourrissent de la réalité, la fiction l'emporte. Quant à l'authenticité du voyage (chapitres IX et X, «Voyage et réalité», «Interprétation», pp. 203-238), ce n'est pas une question «sans doute oiseuse» et N. Solomon a raison de ne pas s'en détourner. Ce qui importe, c'est le traitement de l'expérience, réelle ou imaginée. Un voyageur comme Gautier, mais c'est vrai aussi de Stendhal, subvertit les codes du genre, si bien qu'il arrive que le voyage ressemble plus à une aventure qu'à un exposé fiable: de témoin, le voyageur devient héros. Dans tous les cas de figure, c'est au lecteur de distinguer les plans de la réalité, en tenant compte des interventions de l'auteur, si singulières soient-elles. L'exemple des *Promenades dans Rome* est convaincant: l'intention pédagogique de Stendhal qui se veut le plus exact possible est évidente, mais la singularité de son regard est telle que «la page la plus descriptive devient absolument originale et personnelle» (p. 220). Dans d'autres cas, le narrateur s'octroie une marge de liberté par rapport au réel, par exemple par rapport à l'actualité immédiate ou à la modernité devant laquelle Chateaubriand gémit (les Turcs chez Périclès) et que Gautier dénonce avec viru-

lence. Face au pays réel, c'est le désappointement pour certains, la «désillusion complète» (Flaubert), ce qui ne limite en rien le souci de dire la vérité du pays, quitte à la révéler sur le mode de l'ironie, jusqu'au trait grinçant de Flaubert. La partie fictionnelle des récits fait l'objet des trois derniers chapitres («Récits imaginaires», pp. 241-293). Dans les récits de voyage, la fiction, assimilée à l'obsession romanesque, est-elle centrale ou anecdotique? À lire Nerval ou Gautier, et tout autant Dumas, il est évident que «le narrateur n'est pas autre chose qu'un romancier»; sans doute est-ce vrai aussi, avec des modalités différentes dont il aurait fallu tenir compte, pour Stendhal qui, tout en peignant les Français du «King Philippe», se livre à ce qu'on pourrait appeler des digressions fictionnelles (récits enchâssés, récits amorcés ou esquissés, allusions à des récits supposés connus, etc.). Cette logique digressive fonctionne à plein dans ses récits de voyage, mais on la retrouve aussi bien chez Nerval, à un autre degré: le *Voyage en Orient* établit avec la fiction un rapport si déterminant et si complexe que s'abolit la frontière entre la relation véridique et la fiction. Dans ce récit de voyage, le narrateur compte plus que les lieux visités, aussi N. Solomon peut-elle dire, à propos du rapport de Nerval à la fiction, que «le monde est de la littérature».

Au moment de conclure, et après avoir proposé des analyses convaincantes, N. Solomon craint que son lecteur n'ait pas les idées beaucoup plus claires sur ce qu'il advient de la réalité sous la plume des voyageurs romantiques. Qu'elle se rassure. Sans doute est-il difficile de démêler chez eux le vrai du faux, mais dans l'écriture romantique du voyage la recombinaison compte plus que la représentation puisqu'elle permet de voir le monde dans toutes ses potentialités. Si le fantasme l'emporte, c'est heureux!

[MICHEL ARROUS]

AA. VV., *L'Invention de la Sibérie par les voyageurs et écrivains français (XVIII-XIX<sup>e</sup> siècles)*, sous la direction de Sarga MOUSSA et Alexandre STROEV, Paris, Institut d'études slaves, 2014, pp. 231.

Même s'ils ne sont pas tous allés loin au-delà de l'Oural, les voyageurs français se sont intéressés à la Sibérie dès le XVII<sup>e</sup> siècle: la première description française de la Sibérie date de 1687; mais c'est au XVIII<sup>e</sup>, rappellent Sarga MOUSSA et Alexandre STROEV dans leur introduction (pp. 9-12), que l'espace sibérien est devenu une contrée «presque familière» aux lecteurs. Certains voyageurs échouèrent, tel ce capitaine d'origine suédoise qui participa à l'expédition en Mongolie de l'ambassadeur Golovkine en 1805-1806, à laquelle se joignit Jean Potocki, et dont Michel CADOT a étudié le journal (*Une expédition manquée vers la Chine: le voyage d'Alexander Amatus Thesleff de Saint-Petersbourg à Ourga*, pp. 52-59). Avec Jules LEGRAS et la *polemique sur la colonisation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle* (pp. 60-76), Olga DANILOVA permet aux dix-neuviémistes non slavistes de découvrir l'œuvre d'un rigoureux observateur qui connaissait déjà très bien la Russie d'Europe. Grâce à Legras (1866-1939), la Sibérie cessa d'être une *terra incognita* pour les Français. Il la visita trois fois à l'époque du rapprochement entre la Russie et la France, la première pour étudier ses peuples, au moment où la construction du Transsibérien déclenchait un colossal mouvement d'émigration qui devait perturber ou dénaturer les populations autochtones. Il donna des conférences sur l'Asie russe septentrionale, publia en 1899 son journal de voyage romancé (*En Sibérie*), et traduisit les souvenirs de